

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 110 (1965)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Les manœuvres expérimentales de l'ère atomique. [fin]  
**Autor:** Perret-Gentil, J.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-343252>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

remerciement, j'ai tenu à souligner, après le Maréchal Juin, que c'est grâce à ses qualités d'organisateur et de chef que les Alliés ont pu jeter dans la bataille de 1943 les unités formées par lui en Afrique du Nord et qui lavèrent l'honneur de la France en Tunisie, en Italie, puis en Allemagne et sur le Danube. J'ai relaté aussi qu'après un premier contact, à la fin de 1940, avec l'Afrique noire où il avait quelque peu circulé dans la brousse, il m'avait dit son admiration pour les broussards civils et militaires et avoué: « Si j'avais à recommencer ma carrière, je voudrais être administrateur colonial ».

Relevé de ses hautes fonctions en Algérie à la fin de 1941 — et je m'honore d'avoir, en même temps que lui et pour les mêmes raisons, connu le même sort — le général Weygand n'a jamais désespéré de la patrie, et dans les loisirs de la retraite, par la plume et par la parole, avec une ardeur demeurée juvénile, il s'efforça de maintenir dans la nation le sens du patriotisme et du respect de toutes les valeurs humaines.

Général J. CHARBONNEAU

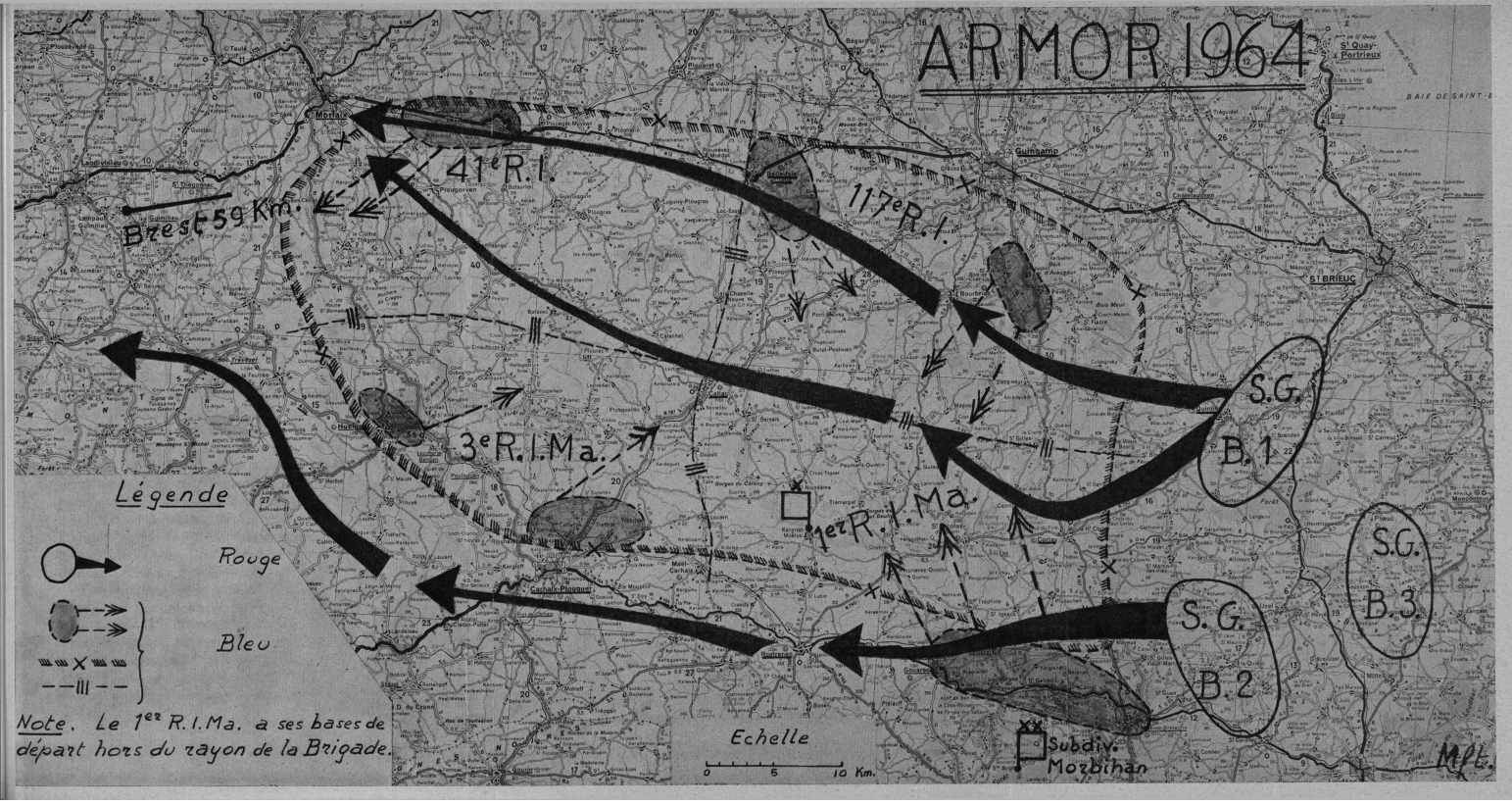
## **Les manœuvres expérimentales de l'ère atomique**

*(Fin)*

### *L'Exercice « ARMOR »*

La manœuvre française de 1964, « Armor » a déjà fait l'objet d'un compte-rendu dans la R.M.S. (décembre 1964). Elle n'est rappelée ici qu'aux seules fins de souligner l'importance que pourront prendre les procédés, si ce n'est entièrement nouveaux, du moins codifiés, qui entraient autrefois sous le concept de la guérilla, ou petite guerre, et qu'on dénomme aujourd'hui actions de commandos. Cette forme

# ARMOR 1964



particulière de guerre s'impose de plus en plus comme un antidote à la guerre des blindés, qui se déroule sur de vastes étendues et à la guerre atomique, immensément destructrice. Ces deux formes d'opérations ne sont plus arrêtées par des fronts. On ne peut les freiner que dans la profondeur de leur mouvement, si l'on peut dire, ou n'échapper à leurs coups que par une dispersion extrême. Telles sont les conditions indispensables à la reprise d'une contre-manœuvre d'ensemble.

L'exercice « Armor » proposait l'étude de la défense contre des colonnes blindées d'un adversaire « rouge » qui progressaient coûte que coûte vers les deux ports de Cherbourg et de Brest. Il s'agissait de dégager les possibilités réelles d'action d'une brigade du territoire constituée par deux régiments-commandos. Ceux-ci comprennent chacun deux compagnies (l'échelon bataillon disparaissant), composées de commandos de huit hommes dotés surtout d'engins anti-chars à moyenne et courte portées.

La Brigade du territoire chargée de la défense (Rennes) disposait de ses deux régiments-commandos organiques et de deux autres en provenance de la Force d'intervention. En outre des éléments subdivisionnaires issus de trois départements, où il existe en temps de paix le noyau d'une compagnie, s'étaient joints à ces régiments. En plus, pour la manœuvre, théoriquement aéroporté, un groupement de fusiliers-commandos du porte-avions Foch, dont l'aéronavale renforçait un groupement aérien tactique (G.A. TAC). — Ces forces étaient groupées sous trois commandements Terre-Air-Mer, eux-mêmes placés sous l'autorité du Commandant de la Zone de défense Ouest.

Ces quelques forces étaient disposées dans quatre « quartiers », un par régiment-commandos, dont l'ensemble très étiré constituait un vaste rectangle de 120 km<sup>2</sup>. La densité d'occupation (on ne peut plus guère employer ce mot) était donc excessivement faible. Les possibilités d'action consistent uniquement en destructions et coups de main visant le réseau routier et les formations ennemies qui l'empruntent.

Mais la valeur de ces actions est loin d'être négligeable si elles sont efficacement coordonnées à l'échelle d'une zone de défense entière, d'où la nécessité de commandements déjà très élevés.

L'article de la R.M.S. a déjà souligné à juste raison la participation envisagée de la population aux opérations défensives des unités-commandos, notamment pour le renseignement, ou même, si la défense devait se prolonger, par le renforcement des détachements.

En définitive se développe sous nos yeux toute une nouvelle forme de guerre, en contradiction presque absolue avec les conceptions classiques du précédent demi-siècle. On aura ainsi des commandements supérieurs très étendus, de toutes petites unités subalternes et l'échelon opérationnel le plus important est devenu ce type d'unité très actuel, la brigade.

#### ALLEMAGNE

La première manœuvre entreprise par la Bundeswehr dès sa création a eu lieu en septembre 1958 dans la région de l'Elbe inférieure (Lunebourg). Qualifiée « d'instruction et d'expérimentation », elle consistait à mettre aux prises une brigade d'infanterie et une brigade de blindés.

Cette manœuvre dont il a été peu parlé, posait néanmoins un problème majeur : le concept même de grandes unités de types nouveaux. On sait qu'à cette époque prédominait le modèle américain d'une division d'infanterie à cinq « combat-groups », ou « battle-groups » assez autonomes. A côté de la division d'infanterie subsistaient des divisions blindées très étoffées à trois régiments de chars moyens et un de chars lourds.

D'emblée, le système américain n'avait pas eu les suffrages des Allemands, qui lui opposaient leurs petites divisions à deux régiments de la campagne de l'Est, la formule soviétique étant d'ailleurs très proche de la leur. Elle découlait de circonstances particulières de la guerre. Aussitôt après

celle-ci, Russes, puis Allemands recherchèrent une formule nouvelle, les premiers dans des divisions plus compactes, assez classiques et bâties sur le mode ternaire; et les seconds au contraire, sur une base plus originale, ternaire de même, mais avec une différenciation — infanterie et blindés — réalisée au niveau des nouvelles brigades. Il est vrai que les Allemands, limités à douze divisions, mettaient en chantier non pas ce nombre de grandes unités, mais bien trente brigades (deux divisions demeurant d'un type spécial: montagne et aérotransportée), véritables embryons de trente petites divisions rappelant celles de la guerre.

Le système allemand présente l'énorme avantage de la simplicité. Nous sommes en présence de deux éléments de base, brigade d'infanterie et brigade blindée. C'est par leur combinaison, selon les besoins et les circonstances, que sont créées les unités supérieures (2 brigades d'infanterie plus 1 blindée; ou 1 d'infanterie plus 2 blindées). Toutes les classifications supérieures, de la division à l'armée, disparaissent pour faire place à ce « jeu » ou « boîte de construction » (Baukasten), permettant de nuancer la composition des grandes unités. — Chez les Soviétiques, demeurés au système des divisions, ce même jeu d'assemblage s'effectue au niveau des armées: leur armée d'infanterie comprend 4 divisions d'infanterie et 1 blindée; et leur armée blindée se compose en revanche d'une division d'infanterie et de 4 blindées. Les Américains, qui ont sacrifié partiellement leur système pentomique, en sont venus à des types de divisions de cette sorte, mais beaucoup plus diversifiés encore, allant jusqu'à des grandes unités dites d'infanterie (réserve ou garde nationale), à 8 bataillons d'infanterie plus 2 de chars légers.

Le système allemand du « Baukasten » a fait école. De plus, la Bundeswehr a érigé en principe d'une manière plus marquée que partout ailleurs le binôme Panzer/Panzer-Grenadier, c'est-à-dire un bataillon de grenadiers de chars pour un ou deux (selon le type de brigade) bataillons de

chars. Le bataillon de Panzer-Grenadiere est maintenant lié organiquement aux unités de chars. De plus, par le jeu de l'entrelacement des brigades, la présence des chars est assurée partout, leur intégration est générale dans le dispositif. Il n'est plus nécessaire de recourir à des éléments empruntés à des divisions blindées. D'ailleurs les deux types de brigades portent des noms très rapprochés: Panzer-Grenadier (grenadiers de chars) et Panzer (Blindés). Le char est le commun dénominateur, omnipotent, si l'on peut dire.

Ces derniers aspects de l'organisation allemande sont certainement parmi les plus intéressants qu'ait dictés l'expérience de plusieurs années de guerre dans l'Est. Par contre la formation de la Division en trois éléments est peut-être d'un intérêt moins évident, parce qu'elle fractionne dans une mesure moindre la division sur le champ de bataille nucléaire. Il est fort possible du reste que l'échelon de la division disparaisse dans la Bundeswehr, les brigades évoluant comme de petites divisions dans le cadre du corps d'armée. Divers thèmes de manœuvre attribuent de façon significative aux brigades un rôle de divisions.

La première manœuvre expérimentale de la Bundeswehr devait exercer une profonde influence sur les idées et les modes en cours. C'est l'Armée française qui la première a adopté à son tour le système des brigades.

\* \* \*

Deux partis étaient donc constitués, un Sud, formé d'une brigade d'infanterie et parti Nord, représenté par une brigade blindée. Chacun de ces partis était censé agir dans le cadre d'une division dont les limites d'action avaient été fixées. Le parti sud tentait de se saisir d'une coupure constituée par une rivière et un fond de marécage pour y établir sa défense. La brigade blindée cherchait à en forcer le passage.

L'action débuta par le largage des premiers éléments de parachutistes nouvellement créés en Allemagne, une centaine,

chargés de se saisir d'un mouvement de terrain derrière lequel la brigade allait organiser sa défense; celle-ci s'établit sur une sorte d'arc, dont la corde s'allongeait sur 5 km, tandis que l'espace dévolu était de 13 km, soit la moitié de celui de la division. Il est vrai que cette défense s'appuyait de part et d'autre à des marécages. Néanmoins certaines pénétrantes du secteur n'étaient pas tenues et l'on observa un resserrement assez caractéristique des grandes actions dans l'Est, contrairement à ce qui est admis en cas de guerre atomique.

Au nord, la Brigade blindée opéra en souplesse par échelons successifs, alternant ses mouvements, pour éviter de stationner trop longuement sur la base de départ. Elle aussi n'utilisait que la moitié de l'espace dévolu, un peu, semble-t-il, pour la même raison que le parti du Sud. Deux explosions atomiques fictives, chacune sur un des deux échelons de la brigade d'infanterie, lui permirent de rompre le dispositif de la défense. L'attaque des blindés du parti nord se fit sur deux axes assez rapprochés l'un de l'autre.

Le parti défensif avait opéré au soir du premier jour un repli de 4 km environ pour se regrouper en une sorte de demi-hérisson, n'utilisant toujours que partiellement l'espace dévolu sans adopter de dispositif en quinconce. Les explosions atomiques auraient détruit le gros des forces du sud massées en deux zones de densité accrue, empêchant ce parti d'établir des môles de résistance pour canaliser l'attaquant.

Si cette défense a été critiquée par des observateurs, il n'est pas inutile de rappeler qu'il s'agissait de mettre face à face les deux types de brigade surtout pour en évaluer les possibilités.

D'autres manœuvres de la même sorte et visant au même but, qu'il est impossible de mentionner toutes, ont été organisées par la Bundeswehr, mais dans le cadre d'unités d'armée différentes. En 1963, ce fut le tour des corps d'armée. Chacun d'eux organisa une manœuvre de grande envergure.



Celle du 1<sup>er</sup> C.A. paraît avoir été la plus importante, mettant en action 4 divisions du C.A., deux complètes, une d'infanterie et une blindée; et deux d'infanterie représentées par des cadres, des moyens de transport et des organes de transmissions. Au total environ 30 000 hommes. La durée fut de 4 jours; les mouvements évoluèrent dans un espace de 500 à 600 km<sup>2</sup>. La région choisie s'étendait à l'est de Hambourg, de Schwerin au nord à Nienbourg, sur le Weser. Tous les problèmes concernant les échelons supérieurs furent étudiés.

Les buts de la manœuvre, tels qu'ils ont été indiqués par la revue « Wehrkunde » (janv. 1964), furent l'accoutumance des cadres et de la troupe à une défense tactique avec combats retardateurs et contre-attaques, dans une ambiance atomique. On exerça aussi le franchissement de cours d'eau, pour assurer l'arrivée des réserves et des ravitaillements en vivres et en carburants. L'accent a été mis sur la modification incessante des circonstances qui doivent se rapprocher le plus possible des conditions de la guerre, afin de maintenir un état de tension dans les états-majors et dans la troupe.

Les phases consistèrent surtout en des attaques avec franchissement de cours d'eau importants, grâce en grande partie à des moyens amphibies, ponts de bateaux, etc.; les épisodes les plus importants de la manœuvre, attaques et défense, eurent lieu dans de grands camps de manœuvre. Chaque parti parcourut à peu près tout l'espace imparti.

Des moyens fort importants avaient été mis en œuvre, organiques ou en renforcement, notamment des unités de pionniers et de subsistances, qui eurent à s'adapter à ce rythme élevé de déplacement et durent plusieurs fois effectuer des ravitaillements par hélicoptères, par exemple en carburant pour les chars. Dans les unités combattantes, l'activité des bataillons de reconnaissance fut particulièrement poussée; d'ailleurs toutes les unités reçurent plusieurs fois des ordres de recherche de renseignements. L'aviation fut aussi très largement employée, grâce à un temps clément. Elle provenait de la 4<sup>e</sup> division aérienne, ainsi que certains éléments

de la 2<sup>e</sup> ATAF (Allied Tactical Air Force). Une « zone de défense aérienne » fut mise en état de fonctionnement réel, en raison de la proximité de la frontière zonale et des risques de survol. On a noté également une activité très intense des officiers de liaison de l'aviation auprès des états-majors. La reconnaissance aérienne fut utilisée au maximum, et les délais les plus courts furent exigés pour la remise des documents photographiques.

Ces manœuvres ont démontré que le système des brigades paraît maintenant entièrement admis. Trois brigades de part et d'autre ont réellement conduit la bataille, véritables pions de manœuvre. Le rôle des divisions en revanche est apparu assez effacé. Dans le parti nord chaque brigade représentait une division. L'action des C.A. était prépondérante. Le thème les plaçait de chaque côté dans le cadre d'une armée et mentionnait venant du Nord-Est l'arrivée d'une nouvelle armée s'intégrant dans le dispositif selon la méthode en vogue dans l'armée soviétique.

### *Manœuvres spéciales*

A ces différentes manœuvres nationales, qui souvent d'ailleurs comportent une participation, même restreinte, d'éléments d'autres armées de l'Alliance, viennent s'ajouter de plus en plus des manœuvres bi-nationales, une des caractéristiques de l'époque actuelle.

Citons sans observer l'ordre chronologique, la participation simultanée à un exercice naval de la Turquie et de la Grèce; des manœuvres aéroportées américaines en Allemagne de transport de troupes et de matériels de très grande envergure, avec la participation de certains services allemands. Une manœuvre américaine similaire de transport par air d'Allemagne aux Etats-Unis, en vue d'opérer la relève d'éléments divisionnaires, fut planifiée par l'état-major de la 1<sup>re</sup> armée française. — En mai 1963 eurent lieu des manœuvres franco-anglaises aux camps de Mourmelon et de la

Courtine, pour mettre à profit la présence d'unités anglaises d'Allemagne dans ces camps. En septembre 1964, un exercice franco-allemand s'est déroulé sur la presqu'île de Quibéron, consistant à débarquer sur des plages, en cas de destruction de ports, des munitions et des matériels allemands à stocker en territoire français. De part et d'autre 700 hommes y participèrent avec plusieurs centaines de véhicules et des moyens divers. L'exercice a été dénommé « Prélude », ce qui permet de penser qu'il y en aura d'autres. — Et pour terminer cette liste, on peut citer une manœuvre hispano-américaine, étrangère au cadre de l'Alliance, exécutée sur les côtes du Huelva, non loin de la base américaine de Rota. Cet exercice de débarquement mettait en action 50 000 hommes.

Enfin, au chapitre des menues nouveautés, on peut encore citer les exercices dits « évason » : des pilotes d'aviation, français, belges et allemands, supposés en perdition, ont eu à tenter une longue évason pour rejoindre leur corps. Considérés comme « ennemis », ils étaient pris en chasse par commandos et gendarmerie avec la collaboration sollicitée de la population. Douze sur vingt-trois pilotes ont pu rejoindre leur but, un hélicoptère sauveteur, en se nourrissant de tablettes. Un exercice du même genre avait mis aux prises une fois en France, une fois en Angleterre, les élèves des grandes écoles militaires des deux pays.

\* \* \*

Ainsi qu'on vient de le voir, cette intense activité de vingt ans a multiplié les expériences et les essais de solutions les plus diverses. En Occident pour le moins, il sembla que la préoccupation dominante du feu nucléaire ait déjà conduit à certains choix. Adaptant les structures aux nouveaux matériels et aux engins continuellement perfectionnés, on y a jeté son dévolu sur la formule des brigades composées des bataillons, sans échelon régimentaire, ou de petites divisions.

Dans les grandes unités opératives, un échelon paraît en voie de disparition, qui sera soit la division soit le corps d'armée.

Notons aussi, en guise de conclusion, la tendance généralisée de n'engager que des effectifs très faibles sur d'immenses espaces et sous l'autorité directe de commandements très vastes. Des procédés de combat nouveaux, maintenant expérimentés et codifiés, sont apparus avec l'engagement de matériels, toujours plus considérables. L'âge des « gros bataillons » paraît bien révolu.

J. PERRET-GENTIL

## Le général Jomini et le Camp de Bière de 1822

*Dans son article « Le camp fédéral de Bière de 1822 » (RMS janvier 1965) le capitaine J.-P. Chuard nous décrivait les premières évolutions de troupes de l'armée fédérale sur cette vaste place d'armes. Le texte qui suit s'incorpore à cette première étude en rappelant certains jugements du général Jomini sur l'instruction et la valeur de nos milices à cette époque.*

(Réd.)

Bien que la destinée ait appelé le général Antoine-Henri Jomini (1779-1869) à consacrer la plus grande partie de sa longue carrière au service de deux puissances étrangères, il n'oublia jamais ses origines. On sait qu'il rendit d'éminents services au canton de Vaud en un moment critique de son histoire et qu'il resta attaché à Payerne, sa ville natale, où un monument lui fut d'ailleurs élevé.

Cet intérêt qu'il portait à son pays, Jomini le traduisit aussi en écrivant, en 1822, sous le titre de *Première et Seconde épître d'un Suisse à ses concitoyens*<sup>1</sup>, deux petites brochures dans lesquelles il « donne d'utiles et sages avis sur plusieurs

<sup>1</sup> Ces deux brochures, respectivement de 15 et 14 pages, furent publiées, sans nom d'auteur, à Lausanne. Elles ont été parfois attribuées à Pictet de Rochement. Ferdinand LÉCOMTE, *Le général Jomini. Sa vie et ses écrits*. Paris 1860, p. 361-362, note 2.